

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

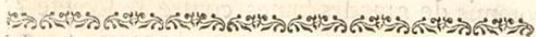
La Philosophie De L'Histoire

Bazin

Genève, 1765

Chapitre VII. Des Sauvages.

urn:nbn:de:gbv:45:1-71



CHAPITRE VII.

DES SAUVAGES.

Entendez-vous par sauvages des rustres vivant dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons, ne connaissant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillemens grossiers, parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes, ayant peu d'idées, & par conséquent peu d'expressions; soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front; se rassemblant certains jours dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien; écoutant un homme vêtu autrement qu'eux, &

qu'ils n'entendent point ; quittant quelque-fois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, & à tuer leurs semblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant ? Il y a de ces sauvages là dans toute l'Europe. Il faut convenir, surtout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous a plu d'appeler sauvages, sont infiniment supérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin, & cet art manque à nos rustres. Les peuples d'Amérique & d'Afrique sont libres, & nos sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus sauvages d'Amérique sont des souverains qui reçoivent des ambassadeurs de nos colonies, que l'avarice & la légèreté ont transplantées auprès de leur territoire. Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent ; ils font des traités ; ils se battent avec



courage, & parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les grands hommes de Plutarque, que celle de ce chef des Canadiens, à qui une nation Européane proposait de lui céder son patrimoine, *nous sommes nés sur cette terre, nos peres y sont ensevelis, dirons-nous aux ossemens de nos peres, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangere?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaison de nos rustres qui végètent dans nos villages, & des Sibarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par sauvages des animaux à deux pieds, marchant sur les mains dans le besoin, isolés, errans dans les forêts, *Salvatici, Selvagi*, s'accouplant à l'aventure, oubliant les femelles auxquelles ils se sont joints, ne connaissant ni leurs fils ni leurs peres; vivant en brutes, sans avoir ni l'instinct ni les ressources des brutes? On a écrit que cet état est le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer misérablement depuis que nous l'avons quitté. Je

ne crois pas que cette vie solitaire attribuée à nos premiers peres soit dans la nature humaine.

Nous sommes, si je ne me trompe, au premier rang (s'il est permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les castors, les oyes, les poules, les moutons, &c. Si on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille est dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent dans la ruche ont dégénéré?

Tout animal n'a-t-il pas son instinct irrésistible auquel il obéit nécessairement? Qu'est-ce que cet instinct? l'arrangement des organes dont le jeu se dép'oye par le temps. Cet instinct ne peut se développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude.

- „ Leur pouvoir est constant, leur principe est divin,
- „ Il faut que l'enfant croisse avant qu'il les exerce;
- „ Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
- „ Le moineau dans l'infant qu'il a reçu le jour,

44] DES SAUVAGES

- „ Sans plumes dans son nid peut-il sentir l'amour ?
- „ Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie.
- „ Les insectes changeans qui nous filent la soye,
- „ Les essains bourdonnans de ces filles du ciel,
- „ Qui pétrissent la cire, & composent le miel,
- „ Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ?
- „ Tout s'accroit par le temps, tout meurt avec l'âge.
- „ Chaque être a son objet, & dans l'instant marqué
- „ Marche & touche à son but par le ciel indiqué.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainsi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur espèce? L'oiseau fait son nid, comme les astres fournissent leur course, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme seul aurait-il changé? S'il eût été destiné à vivre solitaire comme les autres animaux carnaciers, aurait-il pu contredire la loi de la nature jusqu'à vivre en société? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de basse-cour, eût-il pu d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siècles en solitaire? Il est perfectible; & de là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas con-

Clure qu'il s'est perfectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa perfection ?

Tous les hommes vivent en société : peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois ? n'est-ce pas comme si on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'est parce qu'ils n'en ont pas toujours eu ?

L'homme en général a toujours été ce qu'il est : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra comiques & des couvents de religieuses; mais il a toujours eu le même instinct qui le porte à s'aimer dans soi-même, dans la compagnie de son plaisir, dans ses enfans, dans ses petits-fils, dans les œuvres de ses mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la société existant toujours, il y a donc toujours eu quelque société; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

O a trouvé quelquefois des enfans égarés

dans les bois, & vivant comme des brutes ; mais on y a trouvé auffi des moutons & des oyes ; cela n'empêche pas que les oyes & les moutons ne foient destinés à vivre en troupeaux.

Il y a des Faquirs dans les Indes qui vivent feuls , chargés de chaînes. Oui ; & ils ne vivent ainfi qu'afin que les paffans qui les admirent , viennent leur donner des aumônes. Ils font par un fanatisme rempli de vanité , ce que font nos mendians des grands chemins, qui s'estropient pour attirer la compassion. Ces excréments de la fociété humaine font feulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette fociété.

Il est très-vraifemblable que l'homme a été agreffe pendant des milliers de fiecles , comme font encor aujourd'hui une infinité de païfans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les bléreaux & les lièvres.

Par quelle loi, par quels liens fecrets, par quel inflinct l'homme aura t-il toujours vécu en famille fans le fecours des arts, & fans avoir encor formé un langage ? c'est par fa

propre nature , par le goût qui le porte à s'unir avec une femme ; c'est par l'attachement qu'un Morlaque , un Islandois , un Lapon , un Hottentot font pour sa compagne , lorsque son ventre grossissant , lui donne l'espérance de voir naître de son sang un être semblable à lui ; c'est par le besoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre , par l'amour que la nature leur inspire pour leur petit dès qu'il est né , par l'autorité que la nature leur donne sur ce petit , par l'habitude de l'aimer , par l'habitude que le petit prend nécessairement d'obéir au pere & à la mere , par les secours qu'ils en réçoivent dès qu'il a cinq ou six ans , par les nouveaux enfans que font cet homme & cette femme ; c'est enfin parce que dans un âge avancé ils voyent avec plaisir leurs fils & leurs filles faire ensemble d'autres enfans qui ont le même instinct que leurs peres & leurs meres.

Tout cela est un assemblage d'hommes bien grossiers , je l'avoue ; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne , les habitans du Nord , & cent peuples de

l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente ?

Quelle langue parleront ces familles sauvages & barbares? elles feront fans doute très-long tems fans en parler aucune; elles s'entendront très-bien par des cris & par des gestes. Toutes les nations ont été ainsi des sauvages, à prendre ce mot dans ce sens; c'est-à-dire, il y aura eu long-tems des familles errantes dans les forêts, disputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contre eux de pierres & de grosses branches d'arbres, se nourrissant de légumes sauvages, de fruits de toute espece, & enfin d'animaux mêmes.

Il y a dans l'homme un instinct de mécanique que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets dans des hommes fort grossiers. On voit des machines inventées par des habitans des montagnes du Tirol & des Vosges, qui étonnent les savans. Le païsan le plus ignorant fait partout remuer les plus gros fardeaux par le secours du levier, sans se douter que la puissance fai-

faisant équilibre , est au poids , comme la distance du point d'appui à ce poids est à la distance de ce même point d'appui à la puissance. S'il avait falu que cette con-
naissance précédât l'usage des leviers , que de siècles se seraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une grosse pierre de sa place!

Proposez à des enfans de sauter un fossé ; tous prendront machinalement leur secouffe , en se retirant un peu en arriere , & en courant ensuite. Ils ne savent pas assurément que leur force en ce cas est le produit de leur masse multipliée par leur vitesse.

Il est donc prouvé que la nature seule nous inspire des idées utiles qui précédent toutes nos réflexions. Il en est de même dans la morale. Nous avons tous deux sentimens qui sont le fondement de la société , la commisération & la justice. Qu'un enfant voye déchirer son semblable , il éprouvera des angoisses subites , il les témoignera par ses cris & par ses larmes , il secourra s'il peut celui qui souffre.

Demandez à un enfant sans éducation ,

D



qui commencera à raisonner & à parler, si le grain qu'un homme a semé dans son champ lui appartient, & si le voleur qui en a tué le propriétaire, a un droit légitime sur ce grain; vous verrez si l'enfant ne répondra pas comme tous les législateurs de la terre.

Dieu nous a donné un principe de raison universelle, comme il a donné des plumes aux oiseaux, & la fourrure aux ours; & ce principe est si constant qu'il subsiste malgré toutes les passions qui le combattent, malgré les tirans qui veulent le noyer dans le sang, malgré les imposteurs qui veulent l'anéantir dans la superstition. C'est ce qui fait que le peuple le plus grossier juge toujours très-bien à la longue des loix qui le gouvernent, parce qu'il sent si ces loix sont conformes ou opposées aux principes de commisération & de justice qui sont dans son cœur.

Mais avant d'en venir à former une société nombreuse, un peuple, une nation, il faut un langage, c'est le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ferait jamais

parvenu. On aura sans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers besoins ; ensuite les hommes les plus ingénieux nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétées ; les meres sur-tout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiôme commençant aura été composé de monosyllabes, comme plus aisé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont conservé quelque chose de leur premier langage, expriment encor par des monosyllabes les choses les plus familières, & qui tombent le plus sous nos sens : presque tout le Chinois est fondé encor aujourd'hui sur des monosyllabes.

Consultez l'ancien Tudesque, & tous les idiômes du Nord ; vous verrez à peine une chose nécessaire & commune, exprimée par plus d'une articulation. Tout est monosyllabe ; *zon*, le soleil ; *moun*, la lune ; *zé*, la mer ; *flus*, fleuve ; *man*, l'homme ; *hof*, la tête ; *boum*, un arbre ; *drink*, boire ; *March*,



marcher ; *sblaf*, dormir, &c.

C'est avec cette briéveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & de tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus composés que long-temps après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle sagacité avons-nous pu marquer les différences des temps ? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances *je voudrais, j'aurais voulu*, les choses positives, les choses conditionnelles ? Ce ne peut être que chez les nations déjà les plus policées, qu'on soit parvenu avec le temps à rendre sensibles par des mots composés ces opérations secrètes de l'esprit humain. Aussi voit-on que chez les Barbares il n'y a que deux ou trois temps. Les Hébreux n'exprimaient que le présent & le futur. Et enfin, malgré tous les efforts des hommes, il n'est aucun langage qui approche de la perfection.